

AU CABARET



—C'est dix cent's le premier bock.
—Et le second ?
—Cinq cent's.
—C'est bien : donnez-moi le second... Un seul ! Car ma femme ne boit pas.

CE QUE JE FERAIS.....

A mademoiselle A...

Combien je chanterais si j'étais un poète
Tous les dons précieux que tu reçus du Ciel :
Honneur et piété, pureté si parfaite,
Vertus de ce bon cœur qui n'eut jamais de fiel !

Avec un fin pinceau, sur une fine toile,
Peintre, j'esquisserais tes traits et tes yeux bleus :
Je donnerais ton nom à la plus belle étoile
Si je savais, le soir, lire loin dans les cieux.

Sculpteur, j'achèterais un marbre de Carrare
Où je ferais revivre un beau front de quinze ans ;
J'irais chercher, pour toi, la perle la plus rare
Si j'étais un oiseau qu'amène le printemps !

Soldat, je serais fort — quand viendrait la bataille,
Je redrais ton nom en marchant au combat ;
Je braverais pour toi les coups de la mitraille :
Je reviendrais vainqueur ou mourrais en soldat.

Je te dirais bien mieux tout l'amour qui m'enflamme
Si je savais parler avec un peu plus d'art ;
Le piano chanterait ce que ressent mon âme
Si j'étais musicien comme Gluck et Mozart.

Si j'étais, un moment, l'humble bouton de rose
Cueilli par ta main blanche et placé sur ton cœur,
Bientôt je deviendrais une fleur toute éclose,
Et je te charmerais d'un parfum enchanteur !

C. D.

La Dame aux Pieds Nus

La Dame aux pieds nus est un personnage que je retrouve, non sans une singulière émotion, dans mes lointains souvenirs.

Je fis sa connaissance en plein Paris, au temps de mon premier âge, dans le salon de ma grand'mère, où elle était peinte sur le panneau d'un de ces larges écrans à pieds, comme on n'en fait plus guère aujourd'hui.

C'était une grande femme encore jeune, au teint très brun, au profil régulier, mais assez dur, aux vêtements sordides et déguenillés, cheminant, les jambes à demi découvertes, les pieds nus, à travers un sito rocheux. Une de ses mains, sèches et osseuses, était posée ouverte sur sa hanche ; de l'autre elle tenait, comme bâton de voyage, une longue branche d'arbre. Sur sa tête, enveloppée d'un mauvais fichu, reposait une corbeille, où se voyaient, pêle-mêle, des ustensiles de cuisine, des linges, des légumes. Autour de sa taille, une bande d'étoffe, éfilochée par les bouts, lui formait comme une large ceinture, supportant et pressant contre sa poitrine un petit enfant nu, aux cheveux noirs, à la peau bistrée. Un grand chien à tournure de loup marchait à côté d'elle.

En réalité—comme j'ai pu le constater plus tard, notamment quand, par héritage, l'écran de mon aïeule est devenu ma propriété :—l'auteur de cette peinture, artiste de grand talent, ma foi, avait entendu reproduire, avec tout son étrange caractère, une de ces nomades qu'on nomme vulgairement bohémienne, errant à l'aventure par le monde, et portant son enfant selon le mode adopté par les femmes de sa race.

Mais ce n'était pas ainsi qu'un de mes oncles, d'esprit d'ailleurs fort enjoué et fort inventif, avait cru devoir m'expliquer ce tableau lorsque,

naïf enfantelet, je m'avisai de lui demander ce qu'était et où allait la Dame aux pieds nus.

On est assez généralement porté à imaginer, comme moyen d'agir, au cas échéant, sur l'esprit craintif des enfants, certains êtres terribles dont on leur apprend à redouter la venue. Ainsi avait fait mon oncle, en transformant pour moi la vagabonde pittoresque de l'écran, en une sorte d'ogresse formidablement affamée de chaire fraîche, sans cesse en quête d'enfants peu sages, dont elle faisait son seul aliment.

Depuis combien de temps croyais-je à l'existence de la Dame aux pieds nus, quand m'arriva ce que je vais dire ?—Je ne saurais l'indiquer au juste, car à l'âge où j'étais, on ne s'occupe guère à mettre des dates aux événements. Toujours est-il que la terrible croyance persistait dans mon esprit, non pas peut-être aussi formelle que le premier jour ; car je dois avouer que, à diverses reprises en faisant mon petit examen de conscience, il m'avait semblé trouver dans ma conduite certaines irrégularités, même assez graves, qui auraient très bien justifié les aboiements du chien-loup et l'entrée nocturne de la Dame aux pieds nus dans notre maison.

En fin de compte, je m'étais dit, que comme elle et son chien ne devaient pas manger plus d'un enfant par jour, sans doute elle ne prenait pas tous ceux qui méritaient d'être pris ; et j'en conclusais cependant que mon tour pourrait venir au moment où je m'y attendrais le moins.

A l'occasion donc, je veillais un peu attentivement sur moi-même, mais il est si facile de s'oublier !.. Et combien d'oublis n'avais-je pas à me reprocher encore ?..

Les choses étaient en cet état, quand, au cours d'un été, nous allâmes en famille passer quelques semaines chez des amis, dans les montagnes du Morvan. Oh ! le beau pays ! oh ! les hauts rochers où l'on grimpait ! les grands arbres qui donnaient de l'ombre ! les jolis ruisseaux, où l'on voyait boire les petits oiseaux ! les mignonnes fleurettes, dont on faisait des bouquets ! les prés en pente où l'on se laissait dérouler sur l'herbe verte et fraîche !.. Oh ! qu'on vivait bien là ! On pouvait même aller tout seul se promener assez loin, sans avoir, comme dans les jardins de Paris, l'ennuyeuse bonne derrière soi.

Quel bonheur de me risquer ainsi !

Mais voilà qu'un jour où j'étais tranquillement occupé à regarder une source qui faisait sauter son petit sable, en sortant de terre, l'aboiement d'un chien me fit lever la tête. Et alors, ô mon Dieu ! que vis-je à quelque distance, sur le chemin qui descendait entre les rochers ? Une grande femme, très brune de peau, avec une robe toute rapiécée, tout effrangée par le bas. Cette femme marchait les pieds nus, chose que moi, enfant de Paris, je n'avais jamais vu ailleurs que sur l'écran de grand'mère. Dans l'une de ses mains, longues et maigres, elle avait un bâton ; de l'autre, elle tenait la main d'un petit garçon, qu'elle faisait marcher vite comme elle. Sur sa tête il y avait, non pas une corbeille, mais un gros paquet d'herbe, lié dans un méchant tablier bleu. Auprès d'elle allait et venait un gros chien au poil rêche, qui s'était arrêté devant moi, et qui avait aboyé en retournant vers la femme.

J'étais donc convaincu d'avoir devant moi la Dame aux pieds nus de l'écran.

Elle passa toutefois sans paraître me remarquer, tandis que, tout saisi, je la regardais s'éloigner. Quand je ne la vis plus, Dieu sait comme j'eus hâte de revenir à la maison, où, retrouvant grand'mère, je me jetai dans ses bras, en tremblant comme jamais je n'avais tremblé. On dut me mettre au lit, tant je semblais profondément bouleversé : ce que l'on s'expliqua quand j'eus dit la rencontre que je venais de faire.

Cette grosse émotion n'eut cependant pour moi aucune suite fâcheuse ; chacun s'étant efforcé de me tranquilliser, en me démontrant que la Dame aux pieds nus n'avait pas pris garde à moi parce que les aboiements du chien s'adressaient sans doute à l'autre petit garçon.

Quelques jours plus tard, bonne maman et moi — car je ne m'aventurais plus seul — nous nous promenions vers ce même endroit où j'avais vu la grande femme. Bonne maman m'avait prévenu que si, par hasard, nous

la rencontrions de nouveau, il ne faudrait pas m'effrayer, car peut-être n'était-elle plus aussi terrible qu'autrefois. En tout cas, nous le lui demanderions.

Elle m'en parlait même encore, quand tout à coup : "Tiens ! dit bonne maman, la voilà, je crois, qui vient là-bas !"

C'était elle, en effet, toujours les pieds nus, toujours pauvrement vêtue, mais sans bâton, sans faix d'herbe sur la tête, et aussi sans son chien et sans enfant avec elle.

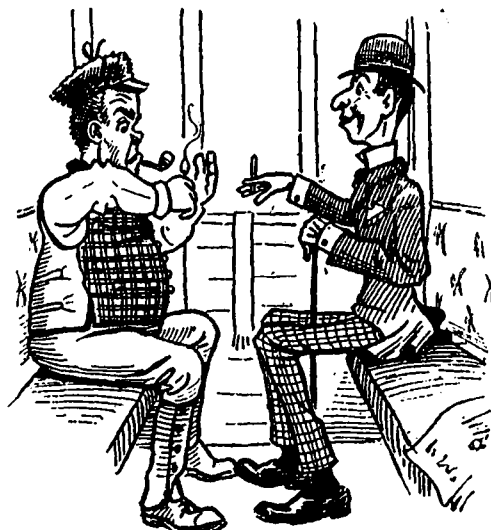
Quand elle fut près de nous, bonne maman lui parla la première : "C'est bien vous, n'est-ce pas, qui êtes la Dame aux pieds nus ?"

—Oui, madame.

—Vous marchez toujours beaucoup ?

—Oh non ! plus autant qu'autrefois. Le bon Dieu

SOCIABILITÉ



L'étranger. —Après-vous, Boss, s. v. p., avec cette allumette...

Le "Boss". —Je te crois, mon petit, d'autant plus que c'est une allumette qui m'appartient.